



NAYLA ROMANOS ILIYA SCULPTURE(S) ET DESIGN

À DOUZE ANS, ELLE RÉVAIT D'ÊTRE PILOTE D'AVION. À PEINE NOSTALGIQUE, NAYLA ROMANOS ILIYA Y VOIT LE SIGNE AVANT-COUREUR DE SON GOÛT POUR CES VOYAGES INSOLITES DÉSORMAIS INDISSOCIABLES DE SA VIE. AUJOURD'HUI SCULPTRICE, ELLE SIGNE DES PIÈCES MARQUÉES PAR SON PENCHANT POUR LE DESIGN ET NOURRIES PAR LES CULTURES QU'ELLE A CÔTOYÉES.

C'est toujours en suivant son cœur que Nayla Romanos Iliya est partie vers d'autres villes et d'autres horizons. Après avoir travaillé dans deux bureaux d'architecture à Beyrouth, elle tente son premier vrai départ et s'installe à Paris où elle se retrouve dans un dialogue permanent avec la culture, l'art et le design. De retour au Liban quatre ans plus tard, elle s'engage dans divers projets d'architecture intérieure et dans la rénovation d'immeubles résidentiels. Elle se démarque déjà par une approche différente, plus personnelle. «Je pensais l'intérieur de manière architecturale, pour donner une identité et entrer dans les moindres détails, explique-t-elle. Il y a toujours eu une symbiose entre le bâtiment, l'architecture intérieure et le design qui vient

presque naturellement boucler la boucle». En septembre 2001, destination Londres, une ville en pleine ébullition culturelle qui renforce son penchant pour l'art. Elle se met en contact avec la scène du design libanais, «encore embryonnaire», en tant que co-curatrice de l'exposition Switch on Lebanese Design, organisée par William Sawaya et qui se tient en 2005 au Salon du Meuble à Paris. Participer à la présélection de designers libanais, parmi lesquels Rabih Kayrouz, Nada Debs et Karim Bekdache, devenus depuis des signatures, est un exercice qui lui plaît. Le lendemain de cet événement, elle emménage avec son époux à Hong Kong, si justement baptisé le «port aux parfums». «Une nouvelle vie, une nouvelle langue et une expérience phénoménale», confie-t-elle. Elle découvre là un univers inédit et suit même des cours de feng shui, reflet de la philosophie chinoise, tant elle est convaincue de pouvoir l'introduire dans son approche architecturale. «Tout est logique et symbolique dans cette discipline: l'harmonie entre les matériaux, l'association des couleurs avec les émotions».

Retour à l'alphabet phénicien

Très loin du bain asiatique où elle se sent comme un poisson dans l'eau, l'opportunité d'une parenthèse à Dubai se présente en 2010. Exposée à une culture arabe à laquelle elle n'appartient pas vraiment, et bousculée par les sentiments mitigés qu'elle ressent par rapport au Liban, l'artiste est à la recherche de son identité. C'est à Dubai que se concrétise sa passion pour l'art. Elle opte, sans hésiter, pour des cours de sculpture. «Les compositions en trois dimensions que j'ai faites ressemblent à mon approche de l'architecture». Nayla Romanos Iliya cherche des sujets d'inspiration pour son travail. Au fil de sa quête, elle tombe sur l'alphabet phénicien et découvre en elle un sentiment d'appartenance à l'identité phénicienne, à travers notamment sa fascination pour le voyage. «J'ai décidé de redorer le blason de ce premier alphabet phonétique, qui avait révolutionné la communication et qui reste malheureusement sous-estimé». La série de l'alphabet phénicien est dévoilée à Dubai, «mais elle s'épanouit au Liban, son berceau», précise-t-elle. Durant trois années consécutives, la sculptrice a exposé des œuvres monumentales dans le contexte de Beirut Art Week qui a lieu dans le centre-ville. Début décembre, elle a sélectionné vingt-cinq de ses sculptures pour les présenter dans le cadre d'un événement organisé par Jacques et Lorraine Ouais. «Certaines sont ludiques comme la mini série Scrabble, d'autres inspirées de mots fétiches ainsi que de formes abstraites». La galerie est ainsi convertie une fois par an en espace d'exposition afin de promouvoir des talents libanais. Sans cesse inspirée, Nayla Romanos Iliya continue de créer en toute liberté des pièces aux formes épurées qui évoluent vers plus de complexité, tout en avouant que «ces sculptures représentent les traces et l'héritage que je vais laisser».

Danièle Henoud